

ENTRE COMMUNAUTE ET IDENTITE : UNE VISION POLITIQUE DECONSTRUITE ET CREATRICE

François DELOR

Il s'agit ici de proposer une synthèse prospective afin de suggérer quelques pistes relatives aux structururations ou aux processus identitaires communautaires qui soient fondés sur une forme d'intelligence pratique de l'usage, c'est-à-dire du souci de soi et d'autrui qui participent à ce qu'Habermas désigne en tant que « force de motivation des mouvements sociaux et intelligence de systèmes ».

Comment penser dans le même mouvement la structuration identitaire, l'écart normatif et la réception communautaire dans une visée respectueuse des impératifs de justice et de décloisonnement ? Comment penser dans le même temps l'irréductibilité de différences effectives et le maintien d'une égalité authentique sans se contenter de quelques sophismes pour justifier des traitements sociaux aujourd'hui inégaux ? Comment dépasser l'inquiétude actuelle face à la critique parfois radicale des différenciations et penser à des modes relationnels qui s'inscrivent dans une visée à la fois créatrice et sécurisante ?

L'observation de la création réciproque de la langue et de la parole trouve justement dans la métaphore un lieu linguistique exemplaire. Lieu de tous les écarts et de tous les possibles, la métaphore est aussi le lieu de tous les risques et de tous les masques. Si effectivement « l'essence de la métaphore est bien d'affirmer une ressemblance qui n'est pas générique, par un énoncé qui *mime* la prédication d'appartenance générique. » (Charbonnel, 1991, p. 102), on comprend bien mieux le procès dont cette figure est l'objet, entre la figure du diable qu'il faudrait interdire parce que les glissements blasphématoires qu'elle autorise menacent le maintien de la catégorielle de genre de différence indépassable, catégories dont elle fait ses choux les plus gras, ou la figure de la fonction libératrice qu'il faudrait — au contraire — produire parce que ses impertinences permettent le maintien de la catégorie du genre en autorisant dans le même mouvement sa reconstruction et ses mouvements, et donc les déplacements d'alliances sémantiques et politiques.

1. Le poids des mots

L'intuition ou plutôt la thèse dont j'ai ici poursuivi la démonstration vise à débouter l'argumentaire séduisant de l'évidence d'une totalité telle qu'elle est surévaluée au cœur de la métaphore. Cette déclaration politique d'irrecevabilité n'est pas affaire de convenance, puisqu'au contraire, tout semble prouver que la figure s'impose comme modèle par excellence, mais parce que cette séduction s'accompagne d'une injonction puissante à exclure de la totalité ainsi construite et entretenue l'organe malsain, à l'éradiquer, à le séparer ou à le déclarer inexistant, acte dont l'injure est paradigmatique.

La métaphore, figure qui incarne de manière exemplaire le croisement problématique entre l'imaginaire, le prospectif ou la plénitude de sens, d'une part, et le symbolique, la destruction ou la création de significations d'autre part, se révèle ainsi comme modalité spécifique du concept dans son ambivalence politique, de l'emprise harmonique potentiellement totalisante à la désemprise potentiellement désemparée.

Deux portées politiques seraient alors à dissocier : la réaction légitime en qualité de sujet et la réaction potentiellement stérile, à savoir la désignation de soi-même sous le label de l'autre, c'est-à-dire l'apologie du stigmate. Pour encore le dire autrement, l'injure a un double effet : effet de stigmatisation qualifiante auquel il est difficile de répondre terme à terme et la disqualification en qualité de sujet, c'est-à-dire l'expulsion matérialisante, à laquelle le sujet ne peut se résoudre. La voie hésite, par l'ambivalence de l'injure elle-même, entre la résistance subjective et la revendication communautaire d'une

identité fière, cette dernière frôlant toujours la limite d'un acquiescement à la catégorisation au départ disqualifiante issue de l'injurier initial.

Cette tension critique est très sensible dans l'ouvrage de Jean-Michel Chaumont (1997). Plus précisément, il me semble qu'un rapprochement peut être opéré entre d'une part sa description minutieuse de la réduction subjective dont les juifs ont été victimes dans les camps mais aussi, et d'autre part, l'accusation de passivité dont ceux-ci ont été victimes après l'expérience totalitaire et dont l'expression « comme des moutons » rend compte. Le camp pourrait représenter le paradigme matériel de l'injure mise en acte, frontières, barbelés et expulsion sous le mode du déchet y faisant table commune avec l'imputation de passivité. En cela, l'expulsé inspire dégoût et crainte, réactions de distanciation qui répètent l'injure en acte dans des discours de justification ou de commentaires. Le danger est toujours là : à s'identifier de trop près à la victime, on court le risque de recevoir en retour l'éclaboussure avilissante d'un être réduit à l'état d'objet au moment même où il est effectivement expulsé. La distance semble s'imposer au survivant ou au commentateur pour s'éloigner du pire et de l'indicible expérience de cette expulsion matérialisante. En même temps, toute prise de distance rapproche du statut de témoin, voire d'injurier. Peut-être n'existe-t-il pas de « désinjurier » parce qu'il faudrait, pour qu'il en soit un, qu'il puisse recueillir entre ses mains, sur son corps-mort, ce que le travail du bourreau est parvenu à transformer en matière sale. La répulsion physique et la crainte de la contagion sont des motifs puissants qui barrent le chemin d'une solidarité rationnelle.

Il est dès lors indispensable de se souvenir de la temporalité des événements : l'acte et l'idéal purificateur du bourreau et de son dispositif totalitaire, alimentés d'un discours conservateur et violent, précèdent l'injure et ses effets sur les corps des victimes. Les luttes dites barbares entre les victimes oblitèrent la main et la voix du bourreau. La domination se distille dans les actes de résistance lorsqu'ils s'imposent entre les victimes elles-mêmes du fait de leur statut d'objets potentiellement expulsés. Au-delà du stigmaté, qui peut être de l'ordre du langage, l'injure systématisée devient une mise en scène de l'imaginaire, telle que le film de Pasolini « Salò ou les 101 jours de Sodome » en démontre l'horreur et la jouissance. A cet endroit, il est plausible de dire que la pression imaginaire des discours totalisants est un moteur puissant de l'extermination d'autrui. La visée de cette thèse va précisément dans le sens d'une dénonciation critique de certains discours qui, au nom de la défense d'un symbolique à leurs yeux vacillant, fondent en creux l'espace où s'épanouit un imaginaire débordant, sous les modalités de la clôture, de la limite aiguë, de la pointe barbelée et de l'injure. C'est la raison pour laquelle des textes ont été analysés pour y déceler la tentative d'emprise imaginaire et de totalisation dont l'organicisme fournit un exemple majeur.

On a vu dans les analyses d'entretiens ce qu'il en est du lien intime entre l'imputation de passivité et l'efféminement. L'effet injure est d'une certaine façon une expulsion du champ de la virilité vers un lieu qui n'existe pas, celui des hommes passifs et objets, mais aussi expulsion en direction du lieu réservé aux femmes, par là même sans relâche redéfinies en tant qu'inexistantes ou objets passifs.

Mais l'hypothèse s'impose : d'éprouver le besoin de se définir « actif » par la force d'une injure, c'est-à-dire aussi par l'arme du faible qui se trouve à court de ressources langagières, la virilité ne s'en trouve-t-elle pas définie elle-même comme premier espace de faiblesse et de crainte. Le poing qui tape sur la table, le coup qui remplace le mot, l'autorité qui remplace l'argument ne sont-ils pas des signes de l'incertitude fragile du locuteur ? Ne sont-ce pas les plus faibles qui, d'ainsi expulser, tentent de se construire et de maintenir un « idéal » de force et de pouvoir qui reposerait sur une inquiétude profonde au sujet de la virilité elle-même et de son emploi (Rauch, 2000). Les plus fragiles peuvent se révéler, dans une interaction spécifique, les plus violents et la confrontation entre un idéal de maintien à tout pris d'une forme de priapisme social de l'ordre imaginaire et les diverses modalités de la détumescence quotidienne dont ils peuvent faire l'épreuve peut conduire des hommes à l'apologie défensive d'une virilité pénétrante et expulsante, c'est-à-dire avant tout physique ou hors langage, espace d'une jouissance particulière.